

seul que je trouve mauvais ; j'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ? « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. »

LE VAILLANT.

LA CHASSE AUX TOURACOS.

Je m'étais instruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avais appayé mon camp, me fournirait des touracos. Je ne connaissais point cet oiseau et ne l'avais jamais vu ; je me mis en quête ; j'en découvris quelques-uns. Je marchai longtemps à leur poursuite, mais vainement ; cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvait jamais à la portée de mon fusil ; une après-dîner, cependant, j'en poursuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son manège, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable ; mais le plus fort n'était pas fait ; il me fallait m'emparer de ma proie ; j'avais bien remarqué l'endroit de sa chute ; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser. Mes jambes et mes mains étaient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien ; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncements, mes peines furent inutiles ; je ne trouvais point mon touraco ; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avais fait que lui casser une aile, ce qui ne l'avait pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi et me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de touraco. J'étais au désespoir ; et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'en-

sanglantaient jusqu'au visage m'avaient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau qu'après tant de peines et de désirs, je venais enfin d'abattre, échapper et disparaître ainsi à mes yeux ! je frappais la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout à coup la terre s'enfonça ; je disparaissais moi-même et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportements. Je me vis au fond d'un de ces pièges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces et particulièrement aux éléphants. Revenu à moi, je songeai au moyen de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvait à tous moments en arriver, surtout si j'étais contraint d'y passer la nuit ; son approche commençait à m'inspirer beaucoup de terreur en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginai pour me sauver du puits fatal sans secours étrangers : c'était d'ébouler la terre à l'un des côtés avec un sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés ; mais cette opération pouvait traîner en longueur : dans la cruelle perplexité où j'étais, je pris le parti plus sage de ramasser et de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup ; il était possible que je fusse entendu de mon camp ; je prêtai de temps en temps l'oreille avec une impatience et des palpitations mortelles ; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalles pour attirer à moi ceux qui m'avaient répondu ; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents et pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque bête féroce ; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée. On coupa sur-le-champ une longue perche qu'on me descendit, et au moyen de laquelle je me hissai comme je pus et regagnai le bord. Ce petit accident ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens qui avaient suivi la bande, je comptais bien le déterrer en quelque lieu qu'il se fût caché ; je les conduisis sur la voie ; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles ; je mis la main dessus, et le plaisir de possé-

der enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avait coûté d'embarras et de dangers.

... Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs et ses accents bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance ; tous ses mouvements sont lascifs, ses attitudes pleines de grâces. Sa couleur est d'un beau vert-pré ; une belle huppe de la même couleur, bordée de blanc, orne sa tête ; ses yeux d'un rouge vif sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante ; ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

LE PRINCE DE LIGNE.

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, on les appelle doux et tendres, et, de telle façon qu'ils soient, je les déclare durs et amers.... L'image des plaisirs innocents de l'enfance retrace un temps qui nous rapproche de celui où nous n'existerons plus. Guerre, amour, succès d'autrefois, lieux où nous les avons eus, vous empoisonnez notre présent ! Quelle différence ! dit-on ; comme le temps s'est passé ! J'étais victorieux, aimé et jeune ! On se trouve si loin, si loin de ces beaux moments qui ont passé si vite, et qu'une chanson qu'on a entendue alors, un arbre au pied duquel on a été assis, rappellent en faisant fondre en larmes ! J'étais là, dit-on, le soir de cette fameuse bataille. Ici, on me serra la main. De là je partis pour un quartier d'hiver charmant. J'avais bonne idée des hommes. La cour, la ville, les gens d'affaires ne m'avaient pas trompé. Mes soldats (société d'honnêtes gens plus purs et plus délicats que les gens du monde) m'adoraient. Mes paysans me bénissaient. Mes arbres croissaient ; ce que j'aimais était encore au monde, ou existait pour moi. O mémoire ! mémoire ! elle revenait quelquefois au duc de Marlborough tombé en enfance et jouant avec ses pages ; et un jour qu'un de ses portraits, devant lequel il passa, la lui rendit, il arrosa de pleurs ses mains qu'il porta sur son visage.

ENTHOUSIASME MILITAIRE.

Fussiez-vous du sang des héros, fussiez-vous du sang des dieux, s'il y en avait, si la gloire ne vous *délire* pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour notre état : embrassez-en un autre, si cette expression froide vous suffit. Prenez-y garde, vous faites votre service sans reproche peut-être ; vous savez même quelque chose des principes : vous êtes des artisans ; vous irez à un certain point, mais vous n'êtes point des artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres : la passion ; oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militairement, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de la guerre, si vous ne haïez pas les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas mort presque du désir d'en voir et de honte de n'en avoir pas vu, quoique ce ne soit pas de votre faute, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice même d'un seul bataillon ne vous transporte pas, si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver partout, si vous y êtes distrait, si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux : c'est celui qui sera fou de l'art des Maurice, et qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes !



Les souvenirs (LE PRINCE DE LIGNE).

L'ENTHOUSIASME MILITAIRE.

Fussiez-vous du sang des héros, fussiez-vous du sang des dieux s'il y en avait, si la gloire ne vous *délire* pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour notre état : embrassez-en un autre, si cette expression froide vous suffit. Prenez-y garde, vous faites votre service sans reproche peut-être; vous savez même quelque chose des principes : vous êtes des artisans; vous irez à un certain point, mais vous n'êtes point des artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres à la passion; oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de la guerre, si vous ne baisez pas les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas mort presque du désir d'en voir et de honte de n'en avoir pas vu, quoique ce ne soit pas de votre faute, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice même d'un seul bataillon ne vous transporte pas, si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver partout, si vous y êtes distrait, si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux : c'est celui qui sera fou de l'art des Maurice, et qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes !
